

# L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

L'abbé E. E. M. GOUIN, P.S.S.

## Le logement de la famille ouvrière

---

Ce qu'il doit être,  
Ce qu'il est,  
Comment l'améliorer ?

---

**Prix : 10 sous le numéro**

**Abonnement annuel : \$1.00; États-Unis: \$1.15**



MONTRÉAL

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1075, RUE RACHEL

1912

TOUS DROITS RÉSERVÉS

*Nihil obstat:*

*Marianopoli, die 2a Junii,*

*Edmundus Hébert, censor librorum.*

---

*Imprimatur:*

*Achevêché de Montréal, le 3 juin 1912,*

*Emile Roy, ch., vicaire général.*

HN  
31  
E 34  
U. 9  
1912

# LE LOGEMENT DE LA FAMILLE OUVRIERE

---

Ce qu'il doit être,

Ce qu'il est,

Comment l'améliorer ?

---

«Que de tous les biens qu'il procure à la société, le travailleur reçoive une part convenable, *en fait de logement* et de vêtement, et qu'il puisse vivre au prix de moins de privations et de moins de peines!» : ce sont les paroles mêmes que prononça Léon XIII, quand, restaurant dans un monde nouveau l'ancienne tradition de l'Église, il éleva la voix en faveur des travailleurs, et formula solennellement la déclaration de leurs droits : l'immortelle encyclique *Rerum Novarum*. Au premier rang des biens qu'il réclame de la société pour les classes laborieuses, le pontife énumère l'*habitation convenable*, comme si de toutes les questions qui intéressent la famille ouvrière, c'était la plus importante ou la plus pressante. S'inspirant de l'Encyclique, soucieuse d'en approfondir et d'en répandre les enseignements, l'École Sociale Populaire se devait de consacrer un de ses premiers tracts à ce problème vital : *le logement des familles ouvrières*.

Il s'agit ici *des familles*, non des travailleurs isolés, célibataires, veufs ou absents du foyer ; des *familles ouvrières*, de celles dont le chef gagne au jour le jour la subsistance par un travail manuel et salarié ; *des familles ouvrières des villes* : n'ont-elles pas bien plus à souffrir des défauts de leur habitation que celles des campagnes dont la vie se passe au grand air et qui peuvent au moins respirer ?

*Trois questions* se présentent: 1) Que doit être le logement de la famille ouvrière et pourquoi? 2) Qu'est-il trop souvent dans les grandes villes industrielles modernes, à Montréal en particulier? 3) Que peut-on faire et qu'ont fait, en ces dernières années, les principales nations, pour améliorer la réalité et la rapprocher progressivement de l'idéal?



# I. Que doit être le logement des familles ouvrières et pourquoi ?

---

Le logement ouvrier doit être *sain pour le corps, sain pour l'âme et à bon marché.*

## 1. SAIN POUR LE CORPS

Donc a) *Air et lumière, Des pièces ventilées et éclairées directement*; pas nécessairement de bien grandes pièces: les dimensions importent moins que l'aération et l'orientation; une chambre de moyenne grandeur où l'air circule et que la lumière inonde vaut mieux qu'un vaste appartement obscur et clos. *Des fenêtres*: une au moins par chambre habitée, une fenêtre qu'on puisse ouvrir et que de fait on ouvre largement et souvent, une fenêtre par où arrivent de l'air pur et du soleil, «où n'entre pas le soleil entre le médecin», donc une fenêtre donnant sur rue ou cour ventilées, dégagées d'immondices, assez spacieuses: la largeur des rues et des cours doit égaler, ou mieux dépasser la hauteur des édifices qui les bordent. Dans chaque chambre habitée, 600 *pièdes cubes d'air respirable par occupant*: c'est le minimum réclamé par les hygiénistes les plus autorisés.

*Guerre aux réduits sombres, aux arrière-boutiques, aux fonds de cour, aux greniers, aux soubassements qu'on utilise pour l'habitation; aux locaux tout à fait obscurs ou prenant jour — si c'est du jour qui y pénètre — sur d'autres appartements, sur des ruelles ténébreuses, peut-être sur le dehors, mais par d'insuffisantes ouvertures. Guerre aux fenêtres qu'on n'ouvre pas, aux lucarnes minuscules, aux chassis calfeutrés et clos pendant des mois, aux cours qui sont des puits noirs, aux ruelles qui sont d'étroits boyaux. Guerre aux logements surpeuplés, où la nécessité cruelle entasse les familles nombreuses: il y a surpeuplement déclarent les*

hygiénistes quand le nombre des occupants dépasse le double du nombre de pièces habitables. *Guerre à la chambre unique* où souvent chez les pauvres, père, mère et enfants passent les nuits dans une atmosphère irrespirable et une lamentable promiscuité.

b) *Propreté, absence d'émanations malsaines.* Après l'air et la lumière, ce sont deux indispensables conditions du logement salubre. Ici le principal rôle revient à l'occupant, mais tout ne dépend pas exclusivement de lui: le constructeur a sa large part à fournir: désireux d'assurer, autant qu'il est en lui, la *propreté* et l'*hygiène* du logis, il supprimera, dans la mesure du possible, les fentes et les recoins où s'accumulent les poussières, évitera l'emploi des matériaux salissants ou qui se lavent mal, substituera des carrelages aux planchers et aux lambris à la cuisine et aux privés, procurera par un système bien entendu de canalisations l'*évacuation rapide et complète des eaux sales* et des ordures ménagères, pourvoira enfin à l'installation du service d'eau à l'intérieur de chaque logement.

c) *Absence d'humidité.* On l'obtient facilement dans la plupart des cas par le drainage des rues et des cours, et l'introduction conformément aux prescriptions du conseil d'hygiène provincial, d'une couche isolante imperméable et continue, dans les murs des fondations, sur toute leur largeur.

d) Ne pourrait-on pas réclamer qu'on avisât aux *risques d'incendie*, si fréquents, si meurtriers, qu'on y pensât davantage en organisant le chauffage et l'éclairage, qu'on se préoccupât au moins de retarder la propagation de l'élément destructeur d'une pièce à l'autre, en recourant à certaines précautions peu coûteuses, comme d'interposer en guise de coupe-feu, de la terre et des plâtras entre les doubles murs et les doubles planchers.

e) *Suprêmes exigences* de l'hygiène: affectation de pièces différentes au couchage et à la cuisine; condamnation de la chambre unique où l'on prépare les repas, brosse les habits, prend le sommeil; prohibition des tentures interceptant la lumière et des tapis retenant la poussière qu'une vanité niaise multiplie dans nos appartements. Voilà pour la santé du corps.

## 2. SAIN POUR L'ÂME

Donc a) *Indépendance des logements*. Il faut autant que possible à chaque logement habité par une famille, *son escalier, sa porte sur le dehors, ses privés à l'intérieur*; c'est le sûr moyen d'éviter les heurts et les rencontres dont pourraient souffrir la bonne entente et les bonnes mœurs.

b) *Confort du logement*. Il s'agit ici d'un minimum d'agrément qui résultera d'ordinaire de la salubrité du logis et de la bonne tenue du ménage, et fera que les occupants se trouvant bien chez eux y rentreront et y resteront avec plaisir, délaissant la rue et le cabaret. C'est la mère de famille qui obtiendra ce résultat, mais l'état de la maison facilitera ou découragera souvent ses efforts.

c) *Divisions du logement*. Il faut une chambre pour les parents, et une pour les enfants déjà grands: s'il y en a de différents sexes, il faut une chambre pour les filles et une pour les garçons. Ajoutez la cuisine, vous avez les *quatre pièces*, nombre minimum, que doit avoir à sa disposition une famille normale. L'exiguïté du logis, la communauté de chambres à coucher qui en est la conséquence, occasionne de dangereuses promiscuités: ainsi souvent, la pudeur se perd, le mal s'apprend, des fautes détestables se commettent.

d) *Spaciosité du logement*. Il faut à la famille ouvrière assez de place pour se développer selon les vues de la Providence; un local trop étroit est un obstacle à son épanouissement normal et semble une invitation perpétuelle à limiter le nombre des naissances. Une société soucieuse de l'accomplissement du plan divin et de l'accroissement de la race n'admet qu'à l'état d'exception les demeures où le couple humain ne saurait abriter qu'une postérité restreinte.

### A BON MARCHÉ

3. Le logement idéal doit être A BON MARCHÉ: l'habitation telle que décrite est pour le travailleur *un bien de première nécessité*, il faut qu'elle soit à la portée de l'ensemble des travailleurs, et non pas simplement d'une élite privilégiée; sous peine de constituer une charge excessive, *le loyer d'une semaine ne doit pas excéder le salaire d'une journée de travail*.

L'idéal — n'est-ce qu'un rêve, un beau rêve, un rêve irréalisable? — l'idéal serait que *chaque famille fût chez elle* et possédât en propre le logement qu'elle occupe: les conditions du monde industriel, le mauvais usage que plusieurs seraient exposés à faire de leur domaine ne rendent pas la chose désirable pour tous indistinctement: elle le demeure pour un grand nombre et il faut chercher les moyens de la leur obtenir.

## UNE QUESTION VITALE

Ce simple exposé du but à poursuivre suffit à en révéler l'IMPORTANCE SOCIALE EXCEPTIONNELLE: la question des habitations ouvrières est une QUESTION VITALE pour les *individus*, pour les *familles* et pour la *race*.

### 1. POUR LES INDIVIDUS

Le mauvais logement, c'est-à-dire le logement sombre, ou privé d'air, ou malpropre, ou humide, ou surpeuplé, ou trop étroit *tue les corps et les âmes*.

A. Il *tue les corps*, lentement parfois, mais sûrement: il fait mourir les petits enfants, et chez les autres provoque l'anémie, propage la tuberculose, développe toutes les contagions.

Quelques faits à l'appui de chaque proposition: a) *Mortalité infantile*: Question d'actualité à Montréal où il meurt annuellement le tiers des nouveaux-nés. Une enquête faite à Milan en 1903 et publiée dans la *Revue Philanthropique* a prouvé que la mortalité parmi les enfants de moins d'un an avait été :

27,08%	dans les familles disposant:	<i>d'une seule</i>	pièce.
23,48%	" " " "	<i>deux</i>	" "
17,89%	" " " "	<i>trois</i>	" "
15,80%	" " " "	<i>cinq</i>	" "
10,52%	" " " "	<i>six ou davantage</i>	.

A *Finsbury* (Angleterre) on a compté 219 décès d'enfants par 1000 logements d'une pièce, 157 décès par 1000 logements de deux pièces, 141 décès par 1000 logements de trois pièces et 99 par 1000 logements de quatre pièces ou plus.

A *Birmingham*, il meurt 351 nouveaux-nés sur 1000 dans

le quartier encombré de St. Mary's; au lieu de 65 sur 1000 à Bourneville qui en est éloigné de moins de quatre milles. (Docteur Hodgetts, rapport lu à Québec devant la Commission de la conservation).

Bien des causes qui vont de pair avec l'exiguité du logement; pauvreté, alimentation insuffisante, surmenage, mauvaise hygiène, alcoolisme, etc., concourent sans doute à produire ces résultats: il est tout de même difficile de ne pas y voir dans une large mesure *un méfait du mauvais logement*.

b) *Anémie*. Une enquête faite en 1905-1906 dans les écoles de Glasgow a porté sur 72,837 enfants, 36,863 garçons et 35,974 filles: ils ont été classés d'après leur âge, leur sexe et le nombre de pièces du logement de leurs parents: on a ainsi obtenu les deux tableaux suivants: (*Guide Social*, 1909, p. 9):

### GARÇONS

LOGEMENTS:	Poids moyen en livres.			Taille moyenne en pouces.		
	5 ans	9 ans	13 ans	5 ans	9 ans	13 ans
d'une pièce	37,2	51,4	69,9	39	46,5	53,4
de deux pièces	38,6	53,1	72,3	39,9	47,6	54,1
de trois pièces	39,5	54,8	75,3	40,7	48,2	55,1
de quatre pièces et plus	40,1	56,3	76,8	41,4	48,9	55,8

### FILLES

LOGEMENTS:	Poids moyen en livres.			Taille moyenne en pouces.		
	5 ans	9 ans	13 ans	5 ans	9 ans	13 ans
d'une pièce	36,6	49,6	71,9	38,9	46,2	53,9
de deux pièces	37,8	51,4	73,9	39,8	46,9	54,8
de trois pièces	38	52,8	76,3	40,2	47,7	55,5
de quatre pièces et plus	39,2	54,7	79,3	41	48,6	56,4

c) *Tuberculose*. Le Congrès international de la tuberculose tenu à Paris en 1905 a déclaré que «le problème de l'habitation salubre dominera toujours la prophylaxie de la tuberculose». «Cela veut dire, explique le docteur Elzéar Pelletier, secrétaire du bureau d'hygiène provincial, qu'aussi longtemps que les conditions de nos logis seront telles qu'elles favoriseront les éclosions de la tuberculose, cette maladie règnera en maîtresse en dépit de toutes les mesures qu'on pourra prendre. Les taudis sont de véritables usines à tuberculose; non supprimés, ils engendreront toujours plus

de tuberculeux que n'en pourront jamais abriter les sanatoriums, si multipliés que nous les souhaitons ». (*Nos logis insalubres*, page 1).

Un médecin anglais a trouvé pour la tuberculose ce surnom caractéristique «the bed-room disease» en français «le mal de l'habitation». La Commission Royale, nommée en 1909 par le gouvernement de Québec pour rechercher les causes de la dite maladie dans la province et les moyens pratiques d'en arrêter la propagation, expose très clairement dans son rapport officiel au lieutenant-gouverneur, comment, bien qu'à vrai dire la cause essentielle, la seule cause déterminante de la tuberculose soit le bacille de Koch envahissant et contaminant l'organisme, le logement insalubre joue dans la transmission de la contagion un rôle très important, *le plus important* dit le docteur Bernheim, soit en conservant dans toute sa virulence le germe fatal, soit en affaiblissant les résistances dont il doit triompher. «Il est bien démontré, affirment les commissaires, que les maisons sombres, humides, encombrées et malpropres sont de véritables *nids à tuberculose* ».

Il y avait autrefois à *New-York* entre les rues Houston, Catherine, Sherry et Markett, un pâté de maisons aujourd'hui disparu que la fréquence extraordinaire des cas de tuberculose qu'on y constatait avait fait surnommer «the lung block».

On a compté dans Paris, 830 *maisons hantées* par la tuberculose; elles sont habitées par 106,308 personnes et ont fourni en onze ans, 11,500 victimes, mortalité deux fois plus forte que dans les autres maisons de la grande ville (9,83 au lieu de 4,95 par 1000): ces «maisons maudites» ont toutes de quatre à sept étages; les rues qu'elles bordent sont étroites, jamais ensoleillées; les cours qu'elles dominent, fermées, sombres et sales. (Constations de M. Juillerat, chef du bureau de l'Assainissement et du Casier Sanitaire de la ville de Paris). Se basant sur ces observations et quelques autres faites dans la même ville on a pu formuler les lois suivantes que des statistiques d'un peu partout n'ont pas manqué de confirmer: «La mortalité par la tuberculose est en raison directe du nombre des étages et en raison inverse de la largeur des rues et des cours ou courettes». (Strauss). «La mortalité par tuberculose est en raison directe de la densité des logements; le danger d'infection est d'autant plus

grand que les habitants sont plus à l'étroit dans leurs logements». (Bernheim).

Une démonstration saisissante de ces lois a été fournie lors de la récente Exposition Antituberculeuse à Montréal: on avait affiché un immense plan de la ville sur lequel on avait piqué de grosses épingles noires à chaque endroit où s'était produit un décès par tuberculose; où les épingles se touchaient, fourmillaient les logements étroits, obscurs, entassés, surpeuplés.

Comment expliquer la mortelle influence de ces taudis? Principalement par les conditions favorables qu'ils offrent à la conservation et au développement du microbe tuberculeux. La plupart des humains, 90% ou plus, subissent un jour ou l'autre l'attaque du redoutable bacille: beaucoup finissent par en triompher: l'habitant des maisons insalubres souvent débilité par un séjour prolongé dans des locaux humides sans air et sans lumière, est généralement moins en état de résister efficacement, la consommation se déclare et l'emporte, mais sa respiration, ses expectorations ont peuplé l'appartement de germes meurtriers qui bientôt pullulent et guettent pour l'assaillir et le mener à sa perte, le prochain occupant. Le docteur Bernheim a cherché personnellement l'origine du mal dans 340 cas de tuberculose présentés à sa clinique et acquis la certitude que 124 fois, le logement occupé par son client avait été habité par un autre locataire en puissance de tuberculose.<sup>1</sup>

Les lois ordinaires de la vie et de la croissance sont ici renversées; c'est loin du soleil et du grand air, au fond des réduits obscurs, humides, renfermés, que se conserve, se développe et se multiplie la graine néfaste: elle y garde indéfiniment sa vitalité, trouve un terrain favorable, arrive à éclosion, enfonce des racines, étend ses envahissements, prolonge ses ravages, mûrit et essaime.

Que les taudis disparaissent et la tuberculose disparaîtra. Aux environs de 1860, on comptait à Liverpool 35 décès tuberculeux pour 10,000 habitants; la situation n'était guère meilleure à Londres et à Glasgow. Aujourd'hui la mortalité tuberculeuse n'excède 16 pour 10,000 dans aucune de ces trois villes: à Montréal, elle est demeurée *supérieure* à 30

---

<sup>1</sup> La mortalité tuberculeuse à Paris serait 6 p. c. dans les rues moyennes, 16, 46 p. c. dans les rues étroites, 18,48 p. c. dans les rues très étroites.

pour toute la décade 1896-1906, (Rapport de la Commission Royale, pages 28 et 31).

Les améliorations constatées en Angleterre ont coïncidé avec les campagnes menées là-bas pour l'assainissement des logements: des quartiers entiers ont été rasés; les cours fermées et les ruelles supprimées; au lieu et place de maisons infectes ont surgi des habitations modernes et salubres, claires et ventilées, précédées de petits jardins, rigoureusement conformes aux exigences de l'hygiène.

*Au Havre*, la mortalité moyenne par tuberculose est 52 par 10,000; elle s'élève à 92 dans le vieux quartier insalubre des Albanais et descend à 1 dans une soixantaine de logis hygiéniques construits par une société d'habitations ouvrières à bon marché sous l'inspiration de M. Siegfried, (Rapport de la Commission Royale, page 59).

La question est jugée: dans la lutte engagée contre la peste blanche, la clef du champ de bataille, la position maîtresse dont la conquête assurera la victoire, c'est l'habitation insalubre.

*d) Mortalité générale.* Le docteur Russell de Glasgow, formulait la loi suivante: «plus on vit les uns sur les autres, moins on vit longtemps». Roosevelt qui ne doit rien affirmer dont il ne soit sûr, apportait plus de précisions dans son message au Congrès relatif aux améliorations de Washington: «C'est un fait constaté dans plusieurs villes du pays et d'ailleurs que la mortalité moyenne dans les logements d'une seule pièce est deux fois plus forte que dans ceux de deux; quatre fois plus forte que dans ceux de trois; huit fois plus forte que dans ceux de quatre ou davantage».

*A Budapesth*, dans les logements où vivaient au plus deux personnes par chambre, on a compté 20 décès par 1000 et la vie moyenne dépassait 47 ans; dans ceux où vivaient 3, 4 ou 5 personnes par chambre, on a compté 29 décès, et la vie moyenne n'atteignait pas 40 ans; dans ceux où vivaient plus de cinq personnes par chambre, on a compté 32 décès et la vie moyenne ne dépassait pas 35 ans.

*A Montréal*, M. H.-B. Ames qui représente au Parlement fédéral la division Saint-Antoine, a eu l'idée de partager en sections ce vaste territoire et de comparer entre eux les taux de mortalité de chaque section. Au dessus des lignes du C. P. R., la moyenne n'excédait pas 13 par mille; au dessous, elle s'élevait à 22 et dans plusieurs blocs sordides

atteignait 30,35 et 40 par mille (H.-B. Ames, the city below the hill, pages 60 à 64).

Ces observations sont confirmées par l'expérience des villes où ont été entrepris des travaux d'assainissement. A *Offenbach-sur-le-Mein*, (Allemagne), la mortalité moyenne a pu être réduite en trente ans de 21 à 14, soit d'un tiers. (Docteur HODGETTS).

A *Walthamstowe* (Angleterre), elle est également de 14, tandis qu'elle atteint 22 dans le reste du pays.

A *Birmingham* et à *Londres*, elle a baissé de plusieurs points pendant que se poursuivait la lutte contre le taudis.

Le docteur Bourgeois était donc autorisé à dire devant la troisième convention des services sanitaires de la province « Il est prouvé aujourd'hui que l'hygiène de l'habitation est le moyen le plus effectif dans ses résultats sur la diminution de la mortalité générale et par le fait sur l'augmentation de la moyenne d'âge ».

e) *Contagions diverses*: « Le mauvais logement est le foyer permanent de la maladie contagieuse; paratonnerre d'un nouveau genre, il attire sur une ville les plus terribles épidémies. Un spécialiste parmi ses ennemis les plus déclarés, le docteur du Mesnil, célèbre par ses explorations dans les pires quartiers de Paris, avait, avant 1885, dénoncé la rue Sainte-Marguerite au faubourg Saint-Antoine et fait cette prophétie: « Si le choléra éclate à Paris, ce sera au numéro 21 de la rue Sainte-Marguerite ». Le choléra survint en 1885, et ce fut, merveille du diagnostic, au numéro 19, à la porte voisine qu'il alla frapper ». (Maurice Deslandres: Conférence à la Semaine Sociale de Dijon; *le logement et la famille*)..

B) Meurtrier pour les corps, le mauvais logement l'est aussi *pour les âmes*.

La maison collective (flat) dans laquelle le long d'un *couloir unique*, aux étages d'un *escalier unique* se juxtaposent et se superposent plusieurs familles, dix, vingt, trente, et davantage, provoque mille contacts fâcheux: on s'y coudoie trop fréquemment, on s'y rencontre trop facilement; on s'y gêne, on s'y heurte, on s'y aigrit, on s'y scandalise: disputes, rixes, mauvais exemples, liaisons dangereuses s'y produisent infailliblement.

Le logement insuffisant avec chambre commune ou chambres mal séparées pour parents et enfants, garçons et filles,

où tout peut être vu ou entendu de tous, où naissance, maladie et mort, tout se passe sans mystère, comment saurait-il abriter la pudeur, préserver les saintes ignorances qu'une initiation trop précoce ne détruit jamais sans dommage, écarter des facilités qui pour détestables qu'en soient les suites ne s'offrent pas sans péril à la faiblesse humaine?

«Comment parler de morale et de religion, se demande le pasteur Bickersteth, à des malheureux qui couchent à huit ou dix dans une même pièce sans souci de l'âge ni du sexe? » Les instituteurs anglais perdent courage, «la chambre commune nous a battus», (Cité par Muller et Cacheux, *Les habitations ouvrières en tous pays*, page 41).

Le logement trop étroit et malpropre où l'on ne peut séjourner sans incommodité, où l'on respire un air vicié, où l'on ne peut goûter ni tranquillité, ni plaisir, où la seule pièce habitable pendant le jour est encombrée du va et vient de la femme vaquant au ménage et des enfants prenant leurs ébats, n'est guère capable d'attirer et de retenir le travailleur au soir d'une pénible journée.. On fuit la maison triste, sombre, surpeuplée, malodorante: les enfants vont à la rue et le père à l'hôtel. «Le logement hideux est le pourvoyeur du cabaret». La phrase est de Jules Simon, et se vérifie d'une façon saisissante dans les quartiers sordides de toutes les grandes villes où voisinent logis malsains et cabarets bruyants, où l'hôtelier s'enrichit à côté du pauvre qui végète. Après une enquête minutieuse menée en 1896 dans «la cité du bas de la côte» — c'est ainsi qu'il désigne le quadrilatère borné au nord par la rue Lagauchetière et les lignes du C. P. R., à l'est par les rues Saint-Alexandre et McGill, au sud par la rue Centre et son prolongement jusqu'au fleuve et à l'ouest par Sainte-Cunégonde — M. Ames, a formulé cette loi: *les débits de boissons se multiplient en même temps que la pauvreté et l'absence de travail régulier.* En négligeant les hôtels sis à proximité des gares, il a trouvé que la section du district étudié la mieux fournie en indigents (un sur cinq) était aussi la mieux fournie en cabarets (un pour 33 familles ou 160 personnes). La section voisine qui comptait deux fois moins de pauvres (un sur douze) se contentait d'un cabaret pour 50 familles ou 240 personnes. (Ames, op. cit., pages 53 et 54).

On se lamente non sans raison sur le nombre grandissant et la prospérité croissante des lieux de boisson et de plaisir:

qu'on s'afflige, mais qu'on ne s'étonne pas! Ces établissements répondent à un besoin de l'homme dont il serait bon d'assurer la satisfaction à domicile avant que d'entreprendre des campagnes vertueuses autant que stériles: il s'agit du besoin de détente qui se fait sentir à nous après la fatigue et nous pousse à chercher quelque part un peu de rêve et d'oubli. C'est au foyer, dans l'intimité familiale, que cette aspiration naturelle doit trouver à s'apaiser, mais quand un misérable habite un tel taudis que loin d'y pouvoir goûter une miette de vraie joie, il n'y rencontre que sujets de peine et de dégoût: misère, encombrement, mécontentement, malpropreté, puanteur, quel soulagement pour lui de fuir chez le marchand d'alcool ou l'entrepreneur de spectacle qui lui vendront comptant la contrefaçon du bonheur! Ne faudrait-il pas un véritable héroïsme pour pratiquer dans certains bouges les vertus domestiques et n'y point contracter les vices les plus dégradants? Par les tentations qu'il encourage, les pensées qu'il suggère, les habitudes qu'il favorise, le mauvais logement fait des ivrognes et des débauchés, souvent aussi des aigris et des révoltés, recrues toutes prêtes pour le socialisme et l'anarchie.

## 2. POUR LA FAMILLE

La famille est ruinée par la base: comment saurait-elle durer ou seulement se constituer dans ces demeures misérables où le père rentre tout juste pour dormir, où les enfants meurent comme des mouches, s'étiolent quand ils survivent, se corrompent quand ils grandissent, où l'on campe plutôt qu'on y réside jusqu'à l'échéance fatale qui rejette à la rue le locataire à court d'argent? Il faut à l'oiseau pour faire éclore sa couvée un nid bien chaud et qui tienne à la branche; il faut de même à l'homme pour fonder sa famille un foyer stable et plaisant.

Des esprits simplistes résolvent d'un mot la question sociale: Restaurons la famille. Fort bien: la chose est urgente: la famille ouvrière se désagrège, les vertus qui en cimentent l'union se perdent, mais à qui la faute, sinon aux conditions que lui a faites le progrès moderne? La famille, c'est la plante rare qui a besoin d'un sol convenable préparé exprès pour qu'elle y enfonce ses racines et puise les sucs

vivifiants: quand ce terrain lui manque, elle se flétrit et meurt sans donner son fruit. Le milieu nécessaire à l'épanouissement de la famille humaine, c'est *la maison saine, spacieuse et gaie*, le home confortable où se succèdent les générations, où se conservent les souvenirs.

Il faut insister sur cette dépendance *essentielle* entre la situation morale de la famille et l'état matériel du foyer. Les gémisséments sur la disparition des vertus familiales ne remédieront à rien: il faut *des œuvres*: pour restaurer la famille, *groupons-la autour d'un foyer et fixons-la à son foyer*. Dans le régime économique d'autrefois, alors que l'industrie s'exerçait à domicile, le foyer se confondait avec l'atelier: tous les membres de la famille s'y trouvaient rassemblés par la nécessité de travailler pour vivre. Les conditions nouvelles de l'industrie ont séparé l'atelier du foyer, dispersé loin de la maison les membres de la même famille. Il n'y a plus qu'une force qui puisse les ramener et les retenir au centre commun, l'attraction que dégage la demeure salubre, confortable, joyeuse, la puissance mystérieuse du *home*. «Mais, questionne Harry Bragg, le sympathique éditeur du *Canadian Municipal Journal*, quelle apparence de *home* peuvent bien présenter ces logements sordides, cachés dans des fonds de cour qu'empestent mille débris en putréfaction, ces pièces sans lumière et sans air, ces chambres minuscules et encombrées? Nous autres, citoyens britanniques, déclarons avec fierté que la base de notre vie nationale et l'une des causes de sa grandeur, c'est le *home*. Eh bien! si vraiment le *home* constitue le fondement de notre empire, faisons que ce fondement soit solide et résistant, et non pas un leurre, un étai pourri qui provoquerait à bref délai l'écroulement et la ruine ».

### 3. POUR LA RACE

On voit combien la question s'élargit et qu'elle est au premier chef, une *question sociale*: LA RACE, LA NATION sont en cause: il y a pour elles péril prochain et présage de décadence lorsque s'étiolent les corps, que s'avilissent les âmes, que se désagrègent les familles et que la descendance humaine manque d'air et d'espace pour s'étendre et pousser à l'aise.

Écoutons encore M. Bragg: «C'est un fait reconnu que la génération montante décide de la destinée du pays; on accorde également que le milieu où vit l'enfant façonne progressivement son caractère. Dès lors, il faut admettre que la question du logement ne gît pas seulement au fond des difficultés d'aujourd'hui, mais détermine aussi les conditions de l'avenir», que nos habitations ne sont pas seulement comme le disait M. Cheysson «la source empoisonnée de nos misères», mais qu'elles marquent déjà d'empreintes ineffaçables, ceux qui viendront après nous.

Résumons ce réquisitoire. «Abaissement de la moralité, augmentation de la mortalité, désorganisation de la famille, destruction de la prévoyance, tels sont les principaux méfaits du taudis». (Cheysson).

«J'ai étudié avec une religieuse sollicitude la vie privée des familles d'ouvriers et j'ose affirmer que l'insalubrité de l'habitation est le point de départ de tous les vices, de toutes les calamités de leur état social. Il n'y a pas de réforme qui mérite à un plus haut degré l'attention et le dévouement des amis de l'humanité».

Faisant écho à cette voix d'outre-mer et d'outre-tombe, tout près de nous, le docteur Kelso, surintendant de la division des enfants délaissés d'Ontario, sonne à son tour l'alarme: «A bas les bouges, ce sont les ennemis du foyer, pierre angulaire de l'édifice social. Le taudis conduit fatalement les parents à l'ivrognerie et les enfants au crime; il engendre le désordre, le relâchement des liens familiaux, l'abandon de la femme et des enfants; faute de séparation convenable, la jeune génération est entraînée à l'immoralité, à la perte de toute pudeur. L'habitation insalubre sème la fièvre typhoïde, la diphtérie, la fièvre scarlatine, la peste blanche avec ses terribles conséquences», (cité par le docteur Hodgetts).

Oui, guerre au bouge, c'est un fléau qui menace la société et que la société doit combattre; mais sévit-il autrement qu'à l'état d'exceptions ou affecte-t-il présentement dans nos grandes villes un nombre considérable de familles ouvrières?

## II. Qu'est en réalité le logement des familles ouvrières, dans les grandes villes industrielles, notamment à Montréal ?

---

On peut répondre par trois mots : *très généralement déplorable*. Les transformations modernes de l'industrie, le machinisme, la concentration des capitaux, la constitution des grandes entreprises, le développement des transports ont eu pour conséquence d'entasser sur des espaces restreints des foules considérables, qui s'y disputent âprement l'air et la lumière : maisons de plus en plus hautes, cours et ruelles de moins en moins spacieuses, logements entassés et étroits, chambres surpeuplées, appartements réduits, loyers sans cesse accrus : voilà des maux communs à toute cité « prospère ».

Les enquêtes poursuivies dans les centres peuplés de l'ancien et du nouveau monde dévoilent unanimement de désolantes réalités.

### 1. EN ANGLETERRE

1. *En Angleterre*, le recensement de 1891 a révélé que dans la *Grande-Bretagne*, trois millions de personnes habitaient des logements surpeuplés ; et 660,000 des logements d'une seule pièce.

*En Ecosse*, 969,318 familles représentant 4,472,000 personnes disposaient de 3,022,077 chambres ; éliminons de ces totaux les familles à l'aise, il reste pour la classe ouvrière, deux chambres par famille.

*A Londres*, les deux tiers de la population sont entassés dans des logements de moins de cinq pièces, le plus souvent fort défectueux sous le rapport de l'aération et de l'éclairage ; 60,000 familles, 386,000 personnes, disposent d'une seule chambre, une seule, pour y dormir, se laver, cuire les aliments, s'habiller, manger, vivre, mourir.

A *Glasgow*, un cinquième de la population habite des logements d'une seule pièce; plus de la moitié, des logements qui n'ont pas trois pièces; 27<sup>0</sup>/<sub>0</sub>, des logements qui n'en ont pas quatre. 90<sup>0</sup>/<sub>0</sub> des maisons bâties en ville depuis moins de trois ans ne comportent pas plus de trois pièces.

A *Edimbourg*, la plupart des maisons, 70<sup>0</sup>/<sub>0</sub> dans certains districts, se composent d'une ou deux chambres.

Tous ces renseignements sont empruntés au livre de Thompson: *The housing hand book*.

On évalue a cent millions les pertes annuelles qui résultent pour l'Angleterre des maladies et décès dus a l'insalubrité des habitations.

## 2. EN ALLEMAGNE

*En Allemagne*. A Berlin, 367,000 familles habitent 21,000 maisons, soit en moyenne 17 familles sous un seul toit; 91,000 personnes, d'aucuns disent 117,000, presque 8<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de la population totale, n'ont qu'une cave pour logement.

A *Hambourg*, 36,542 personnes, 6 1-2<sup>0</sup>/<sub>0</sub> de la population, sont dans le même cas.

A *Dresde* et a *Magdebourg*, la majorité des familles, 68 et 72<sup>0</sup>/<sub>0</sub> doit se contenter d'une chambre unique.

A *Breslau* et a *Dantzig* cette proportion dépasse encore 40 et 48<sup>0</sup>/<sub>0</sub>. Qu'on s'étonne après cela si le socialisme progresse en Allemagne.

## 3. EN BELGIQUE

*En Belgique*. A *Bruxelles*, la moitié des ménages ouvriers (exactement 9,364 sur 19,284) dispose d'une seule pièce. D'après une enquête faite dans les écoles, 5,365 enfants dorment dans la même chambre et 590 dans le même lit que leurs parents; 578 garçons couchent avec une ou plusieurs de leurs sœurs; 538 enfants n'ont pas même de lit.

## 4. EN ITALIE

*En Italie*, à *Milan* sur 473,995 habitants, 106,222, près du quart (22 1-2<sup>0</sup>/<sub>0</sub>) vivent en famille dans des logements d'une seule pièce, et plus du tiers (34 1-2<sup>0</sup>/<sub>0</sub>) dans des logements

de deux pièces. La majorité de la population est donc très imparfaitement logée.

## 5. EN FRANCE

*En France*, on a compté voilà vingt ans dans toute l'étendue du pays, 219,279 maisons sans fenêtres, 1,856,636 avec seulement deux ouvertures. Plus du quart de la population totale, 260 personnes sur 1000, auraient à vivre dans des conditions habituelles de surpeuplement. Lamentable est la situation des familles nombreuses; la proportion des logements surpeuplés qui ne dépasse pas 14<sup>0</sup>/<sub>0</sub> pour les familles de trois personnes, atteint 17<sup>0</sup>/<sub>0</sub> pour celle de quatre ou cinq membres, 33<sup>0</sup>/<sub>0</sub> pour celles de 6 ou 7, 40<sup>0</sup>/<sub>0</sub> et davantage pour celles de 8. En 1906, au cours du recensement général, on a procédé dans toutes les villes de plus de 5,000 âmes, au dénombrement des maisons; on a noté pour chacune le nombre de logements, de pièces, d'occupants par logement, de fenêtres, de cheminées, etc. On a publié les résultats pour cinquante villes de grande, médiocre et moyenne importance, en éliminant les logements de plus de quatre pièces comme n'intéressant pas la classe ouvrière; il est resté 983,536 logements, habités par 3,145,348 personnes. Plus du cinquième de ces logements, soit le huitième du nombre total des logements dans les cinquante villes ne comporte qu'une pièce. A *Nantes*, *Saint-Étienne* et *Lyon*, villes de 140,000, 150,000 et 460,000 âmes, le tiers de la population totale, — à *Brest* (85,000 âmes) plus de la moitié, — est condamné à vivre, disons à végéter, sous le régime de la chambre unique. On trouve dans ces villes ou ailleurs, des logements sans fenêtres utilisés pour l'habitation.

A *Dijon* (70,000 habitants), les trois quarts des familles et davantage, n'ont pas à leur disposition les trois pièces réclamées pour toute famille normale par la morale et par l'hygiène.

A *Lille*, des 900 familles ouvrières rencontrées au cours d'une enquête en 1896, 197 possédaient une seule pièce, 498 en occupaient deux, et c'était en majorité des familles de six et sept personnes; les moyennes attribuent un lit à trois personnes et deux pièces à chaque logement.

A *Paris*, une statistique dressée par M. Bertillon et citée

au Sénat dans un rapport officiel, contient les affirmations suivantes: sur 1000 personnes habitant la capitale, 149 sont logées dans des conditions insalubres et 362 dans des conditions de surpeuplement; plus la famille a d'enfants, plus elle est mal logée: sur cent familles de six membres, 31 vivent en surpeuplement, c'est-à-dire n'ont pas la quantité d'air et l'espace nécessaire au plein développement de ceux qui les composent: pour les familles de sept membres, la proportion s'élève à 45, et dans certains quartiers à 76<sup>0</sup>/<sub>0</sub>; 37,200 familles de 3 à 15 personnes ont pour tout logement une seule et unique chambre; sur 125 logements ouvriers, onze à peine méritent la note propre. On se loge mal parce que le prix d'un logement convenable dépasse en général les ressources qu'un travailleur obligé de pourvoir à la subsistance d'une famille peut réserver pour l'habitation. Au dire des économistes, les dépenses pour l'habitation ne devraient pas excéder le sixième du revenu familial et le salaire d'une journée devrait acquitter le loyer d'une semaine. Mais les loyers grossissent bien plus vite que les salaires. Le ministère français du travail publiait récemment les chiffres suivants, qui représentent les accroissements progressifs du même loyer depuis cent ans: 80 fr. en 1810, 100 en 1820, 220 en 1870, 320 en 1900, 400 en 1905 et 460 en 1910; les salaires n'ont suivi que de très loin cette marche ascendante et le problème de l'habitation devient d'année en année pour la famille ouvrière plus insoluble. La crise est devenue tellement aiguë qu'on s'en préoccupe à l'heure actuelle un peu partout et qu'elle provoquait récemment d'intéressants débats à la Chambre des députés et au Congrès diocésain de Paris. On a fait ressortir ce fait paradoxal et trop certain, que plus on est misérable et pauvrement logé, plus il faut payer cher l'espace dont on a besoin: en tenant compte de la surface occupée, le malheureux paie *dix fois plus cher* que le millionnaire; les somptueux hôtels des Champs Elysées ne rapportent pas plus de 3<sup>0</sup>/<sub>0</sub> à leurs propriétaires, les bouges infects de Menilmontant et du faubourg Saint-Antoine représentent un revenu annuel de 8,10 et 15<sup>0</sup>/<sub>0</sub>. La cherté du loyer accable les familles nombreuses; celles qui ont le plus besoin d'air, d'espace et de lumière se trouvent en même temps les plus incapables de s'en procurer, puisque toutes leurs charges étant plus lourdes, les

ressources disponibles pour l'habitation se trouvent plus restreintes. Renvoyés de partout parce qu'ils paient mal ou que les enfants sont bruyants, les pauvres gens errent de gîte en gîte avec leur minables marmots et finissent par échouer dans d'affreux taudis où les petits êtres périssent.

## 6. EN AMÉRIQUE

*En Amérique*, pays neuf, pays de larges espaces, rencontre-t-on pareilles misères? Oui, dans les grands centres où les mêmes causes : transformations industrielles aggravées par l'immigration produisent fatalement les mêmes effets : insalubrité et encombrement. L'auteur d'un rapport publié par une société de logements de Washington se montre fort pessimiste et après avoir déploré qu'aux Etats-Unis les pouvoirs publics se soient désintéressés de la question et qu'ils aient laissé libre carrière à l'initiative privée, prend à son compte ces lignes sévères écrites par un anglais, Thompson, pour des anglais. « L'initiative privée, faute de stimulants de contrôle, d'encouragement et de direction, a désespérément failli; elle nous a laissés en présence d'une pénurie complète de logements convenables; elle nous a donné dans le passé les réduits délabrés des fonds de cour; elle est en train d'y ajouter des constructions nouvelles de même acabit, couvrant des acres et des acres de terrain, dans les faubourgs, bâties à la diable, vraies boîtes de briques avec couvercles d'ardoises, déposées sur des tas de poussière, édifiées dans le but de réaliser de rapides bénéfices pendant le peu d'années qui doivent s'écouler avant qu'elles ne deviennent des bouges aussi infects que ceux des vieux quartiers. Les maisons bien bâties et bien situées sont mal distribuées; leur prix de location dépasse les ressources d'une famille modeste: alors on en sous-loue quelques pièces à d'autres familles plus besogneuses, de là, surpeuplement, détérioration accélérée des locaux, finalement pour la masse du peuple, prolongation indéfinie, sans améliorations sensibles, d'une situation déplorable. Insuffisants en quantité, inférieurs en qualité, tels sont les résultats de l'initiative privée. »

S'il est une cité américaine qui présente d'irréprochables apparences avec ses larges percées, ses avenues

symétriques, ses monuments grandioses, c'est assurément *Washington*, la ville fédérale; mais ces brillants dehors cachent d'affreuses misères qui justifiaient jadis l'envoi au congrès d'un message présidentiel. A deux pas des voies principales, derrière les façades qui les bordent, s'élèvent de pauvres masures destinées à l'origine à servir de dépendances aux édifices donnant sur la rue; la population affluant sans cesse, ces réduits furent convertis en maisons d'habitation et flanqués d'autres constructions tout aussi misérables, où vinrent s'abriter des familles entières de travailleurs peu fortunés. Il se créa de tels bas-fonds que l'autorité s'émût et prit des mesures radicales: en deux ans, (du 1er juillet 1906 au 30 juin 1908) 545 maisons furent abattues, puis 127 dans les cinq mois suivants. Plusieurs centaines de familles se trouvèrent alors sans gîte et allèrent grossir le flot des pauvres gens, en quête d'un logement sain pour un prix abordable. Une disette d'un nouveau genre — disette de maisons — sévit là-bas parmi les malheureux: pendant les cinq dernières années, plus de 4000 logements nouveaux ont été construits dans les limites de la ville; mais on n'en trouve pas 300 que leur prix de revient permette de louer à moins de \$15 par mois; et s'il n'y avait pas quelques logements à bon marché bâtis par des sociétés philanthropiques, on n'en trouverait pas un seul qui convint aux familles incapables de réserver chaque mois au moins \$12 pour le loyer. Dans la banlieue où les immeubles de construction récente sont innombrables, on en compte tout juste 153 où l'on peut trouver asile pour un loyer mensuel variant de \$8 à \$12.

Cette situation explique les réalités lamentables que découvrent les enquêtes: dans les milieux pauvres, on a visité 1251 familles dont le revenu annuel n'atteignait pas \$1000; ces familles comprenaient 5,159 personnes et occupaient 1,054 maisons; on s'est enquis du nombre d'occupants par chambre à coucher, du nombre de pieds cubes d'air par occupant: on a trouvé deux chambres avec chacune 9 occupants, une avec 8, trois avec 7, neuf avec 6, 35 avec 5, 108 avec 4 et 404 avec 3. Dans 40 pièces utilisées pour le couchage il y avait moins de 200 pieds cubes par occupant, dans 207, moins de 300, dans 479 moins de 400; 62 familles ne possédaient qu'une pièce. Or *Washington* n'est pas précisément une ville industrielle et l'encombrement y est moindre qu'ailleurs.

A *Baltimore*, la proportion des logements insalubres est 44% (62 parmi les juifs, 53 parmi les nègres, 16% parmi les blancs); celle des logements surpeuplés 45% (61 chez les juifs, 41 chez les nègres, 32% chez les blancs); celle des logements malpropres 52% (respectivement 70, 56 et 30%).

A *Boston*, 20,000 personnes n'ont pas 400 pieds cubes d'air respirable dans leur chambre à coucher; on compte 10% de chambres obscures; la moyenne d'occupants par acre atteint en certains quartiers 885 et le terrain bâti représente 80% de la superficie totale, rues non comprises.

A *New York*, l'entassement est au comble, le terrain étant limité et l'afflux de population continu. Il y a tel bloc où la moyenne d'habitants par acre dépasse 1000, et il suffit de rappeler le nom de *Bowery* pour éveiller l'idée de foules grouillantes circulant à travers des rues étroites et parquées dans d'immenses maisons noires où, comme les alvéoles d'une ruche, se serrent d'innombrables et minuscules logettes.

## 7. EN CANADA

*En Canada*, les choses ne sauraient aller beaucoup mieux: dans son rapport officiel à la deuxième assemblée annuelle de la Commission de la Conservation, le Docteur C.-A. Hodgetts déclare que le mal de l'habitation insalubre sévit parmi nous, qu'il exerce ses ravages d'une façon plus alarmante qu'on ne saurait dire, qu'il a même déjà franchi les limites des grandes villes.

Le recensement général de 1901 évalue à 97,674 le nombre des logements de 3 pièces, à 74,715 celui des logements de 2 pièces, à 46,154 dont 8,484 pour Ontario et 8,556 pour Québec, celui des logements d'une seule pièce, par tout le Dominion. (Dr Hodgetts).

La situation dans les centres urbains est exactement décrite par le Dr Elzéar Pelletier, secrétaire du conseil d'hygiène de la province de Québec. « A mesure que les populations de nos villes sont devenues plus nombreuses, les habitations se sont agglomérées sans souci de leur orientation; on ne s'occupe pas de savoir si un rayon de soleil ou de lumière pourra pénétrer dans les différentes pièces, s'il y a place autour de la maison pour que l'air puisse circuler. La hauteur des édifices ne tient aucun compte de la largeur

des rues ; celles-ci ne seront bientôt que des sentiers. On flanque des allonges précisément aux endroits où elles interceptent le plus les rayons du soleil. Des maisons que l'on appelle améliorées sont construites de manière que la moitié des chambres donne sur des cours fermées où nécessairement il ne peut y avoir qu'un air fétide ; quelques-unes de ces cours ne sont que des puits décorés du nom de trous de lumière, mais qui ne voient jamais le soleil. Il y a même des chambres sans fenêtres. Enfin des habitations saines jusqu'à présent sont converties en véritables taudis, et malgré cela elles trouvent toujours des occupants. »

Cette situation pénible s'aggrave de jour en jour par suite des apports ininterrompus d'une double immigration : l'une qui vient de nos campagnes, l'autre qui vient de l'étranger et dont les plaines de l'Ouest n'absorbent pas les deux tiers. Il faut loger les arrivants : les logements neufs construits généralement pour une autre clientèle et les logements vacants n'y suffisent pas ; alors on accommode des bâtiments anciens. Un procédé fréquent consiste à transformer des résidences primitivement destinées à l'usage d'une seule famille en maisons d'appartements pouvant en recevoir plusieurs ; les escaliers, les corridors, l'évier, le lavoir, les lieux, le réceptacle aux balayures deviennent communs à trois, quatre familles ou plus ; les premiers locataires y vivaient sainement et commodément ; leurs successeurs y végètent dans des conditions peu conformes à la morale et à l'hygiène.

Une autre dépravation détestable provoquée par le progrès, ç'a été les constructions élevées dans les cours : à l'origine, entre les deux rangs de maisons bordant deux rues parallèles, avait été réservé un espace ouvert, subdivisé en cours communiquant ensemble, et balayé sans cesse par un courant d'air pur : les habitations recevant du bon air par le fond aussi bien que par le devant, se trouvaient parfaitement ventilées. On a pensé depuis que c'était de l'espace perdu, on y a édifié des logements souvent sordides et des ateliers parfois élevés ; ainsi se sont créées ces cours étroites et fermées, où l'air ne circule plus, mais se corrompt, où les immondices s'accumulent et se putréfient, foyers de pestilence, déshonneur d'une cité.

Ces misères se produisent d'autant plus généralement,

d'autant plus infailliblement dans une ville que la prospérité y est plus grande, le commerce plus actif, le travail plus abondant; car alors la population afflue, les logements se remplissent, les loyers montent. C'est dans les villes prospères qu'on voit transformer en quartiers insalubres des quartiers réputés sains, maintenir en usage des habitations qui tombent en ruines, ajourner indéfiniment des réparations urgentes sous prétexte qu'on louera quand même, border des rues entières de maisons de pacotille, convertir d'anciennes résidences en logements collectifs, élever de ces maisons à appartements d'importation européenne où s'abritent jusqu'à vingt familles et davantage, étendre et créer d'affreux bas-fonds qui contaminent tout un voisinage, augmenter les loyers, et simultanément rétrécir les locaux. Ce dernier fait, en apparence paradoxal, est heureusement approfondi par le journaliste américain auquel sont empruntés les principaux traits de cette description: « Chaque locataire nouveau admis dans son immeuble est pour le propriétaire un nouveau prétexte à élever le prix du loyer: ainsi se perpétue sans qu'on voie le moyen d'en sortir, un terrible cercle vicieux: plus le loyer grossit, plus le logement s'encombre; et plus le logement s'encombre, plus le loyer grossit. La moyenne des travailleurs est mise dans l'impossibilité de se constituer son home. Voilà une population qui, logée dans des conditions normales, serait sobre, satisfaite, économe; on en fait une horde de mécontents, d'imprévoyants, de vagabonds. C'est le retour aux conditions de la vie nomade, se substituant peu à peu à une civilisation bien assise. » (*The Detrouter*, août 1911)

Qui oserait prétendre que cette sombre prédiction n'est pas en voie de se réaliser dans nos grandes villes canadiennes et spécialement à Montréal?

## 8. À MONTRÉAL

Les informations recueillies ne sont ni assez détaillées, ni assez générales pour donner une idée précise de la situation dans la métropole, elles permettent cependant de la déclarer déplorable.

Le Bureau d'hygiène municipal n'a point encore introduit ici le *Casier sanitaire* adopté par beaucoup de grandes

viles en Europe. C'est un système de fiches soigneusement tenues à jour et contenant pour chaque maison de la localité, un plan de l'édifice et de ses dépendances, l'énumération des occupants, l'indication des cas de maladie ou de décès comme aussi des réparations et désinfections exécutées. Cette institution qui a rendu de grands services a été recommandée pour toutes les villes canadiennes de plus de 10,000 âmes par la Commission Royale de la Tuberculose et vient d'être mise en vigueur par le Bureau d'hygiène de Lachine; puisse-t-elle être bientôt à Montréal d'usage courant.

Il n'existe pas non plus pour notre ville d'enquête récente et générale, portant sur l'habitation: ce travail encore à faire doit être incessamment entrepris par l'Ecole Sociale Populaire: il préoccupe aussi plusieurs associations soucieuses des améliorations de la cité et du bien-être des travailleurs: la City improvement League et le Bureau de charité organisée. Nos seuls éléments d'information sont avec quelques observations personnelles, l'enquête malheureusement déjà un peu ancienne et limitée à un quartier menée jadis par M. Ames dans «la cité du bas de la côte», quelques communications de médecins aux diverses Conventions sanitaires, enfin et surtout le rapport de la Commission Royale chargée en 1909 de rechercher les causes et les ravages de la tuberculose dans la province.

Ce document tout à fait remarquable, œuvre du Docteur Valin, ne contient rien de particulièrement flatteur pour l'amour-propre des citoyens de Montréal. «Montréal est la plus insalubre de toutes nos villes, à cause de son atmosphère pleine de la poussière soulevée par les automobiles et les tramways; de la fumée vomie par les cheminées de ses nombreuses usines; *de ses nombreuses habitations insalubres*; de sa population considérable d'immigrants qui se tassent dans des logements malpropres, infectés et humides et dans des quartiers insalubres par leur vétusté; enfin à cause du tassement des maisons et de l'étroitesse des rues.»

Le cadre nécessairement limité de cette étude oblige de la restreindre aux familles, aux familles de travailleurs, aux familles canadiennes, d'en exclure par conséquent deux éléments pourtant très importants du problème de l'habitation ouvrière à Montréal:

## LES IMMIGRANTS

*Les immigrants*, surtout les exotiques, qui vivent parmi nous, en groupements souvent compacts, dans des conditions de vie assez spéciales et se laissent difficilement pénétrer: ils sont nombreux et peuplent des quartiers entiers qu'on pourrait croire détachés de leurs cités lointaines et transportés par enchantement au-delà des mers: d'après une estimation du Dr. Hodgetts probablement au dessous de la vérité, il y aurait à Montréal 25,000 juifs, 80,000 à 100,000 italiens, 1,000 chinois, 800 à 1000 syriens, beaucoup de Polonais, de Russes, de Grecs, et de Roumains; il suffit d'avoir une fois traversé leurs quartiers et mis le pied dans leurs maisons pour entrevoir à quel point y dominant l'insalubrité, l'encombrement, la malpropreté; ce sont vraisemblablement ces tristes demeures qu'avaient en vue le docteur J. L. D. Mason quand il déclarait après un visiteur étranger, Thomas Adams, devant la City improvement League, avoir vu à Montréal des bas-fonds plus effroyables que ceux d'aucune ville européenne, et le docteur R. Leduc quand il affirmait à la Commission Royale, « Il y a dans Montréal des maisons où un éleveur ne mettrait pas ses animaux. Ces maisons logent une ou deux familles par pièce de 15 pieds carrés. Il y a des logis de deux à trois pièces donnant à peine 25 pieds carrés de plancher et qui sont habités à l'année par 15 à 20 personnes. »

## LES ISOLÉS

Une autre catégorie qu'il nous faut négliger, ce sont *les isolés*, jeunes gens, célibataires, veufs, maris en fuite, pères de famille absents du foyer en quête d'ouvrage, fils d'habitants attirés par la ville; ils forment toute une population plutôt instable se transportant d'un lieu à l'autre selon les fluctuations du travail, ils sont pour un grand nombre imprévoyants, vivent au jour le jour, résistent mal aux tentations de gaspillage et d'intempérance: aux heures de prospérité, ils prennent chambre à la semaine, chez un logeur ou dans une famille; aux heures de détresse, ils vont coucher à la nuit pour quelques cents dans des hôtels de troisième ordre ou dans des caves malsaines exploitées à cette fin en dépit des prohibitions formelles du conseil

d'hygiène par des propriétaires cupides ou besogneux. Il y aurait à se préoccuper des risques de toutes sortes que ces hommes rencontrent et font naître autour d'eux : il existe en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, pour cette catégorie, des établissements spéciaux : hôtels et maisons de pension leur procurant tout à la fois un abri économique et un milieu moralisateur.

Il n'y a pas à Montréal que des isolés, il s'y rencontre aussi et en grand nombre des *isolées*, ouvrières ou employées, sans parents dans la ville, obligées de se loger Dieu sait où, exposées à mille périls. Des œuvres excellentes, mais encore inférieures aux besoins : pour les catholiques : Patronage d'Youville, le Foyer, Maison du Saint Nom de Marie, Maison Sainte Marthe, Maison de l'Ave Maria ; et pour les protestants, Y. W. C. A. ont déjà préservé ou sauvé bien des existences : il faut les encourager et les multiplier.

### LOGEMENTS DES FAMILLES

Restent *les familles*, les familles canadiennes, anglaises, françaises ou irlandaises. Quelques-unes, pour la plupart des jeunes ménages n'ayant pas encore d'enfants ou n'en ayant qu'un petit nombre en bas âge, sont *en chambre*, chez une autre famille, souvent des juifs, qui leur sous-loue moyennant un loyer hebdomadaire une ou deux pièces de l'appartement. Il nous est impossible faute d'informations sérieuses de déterminer le nombre des ménages ainsi logés ; ils sont assez nombreux : ce sont généralement des pauvres ; on trouve parmi eux des familles de cinq, six personnes et davantage pour qui le nombre de pièces concédées est absolument insuffisant. Ce mode d'existence ne va pas d'ordinaire sans de continuels déménagements et de très fâcheuses promiscuités : il n'est pas la condition commune.

La plupart des familles ouvrières de Montréal occupent des logements séparés, indépendants, soit une maison entière, soit un seul étage desservi par un escalier distinct, avec porte sur le dehors.

La maison collective avec logements multiples, paliers et escaliers communs, si fréquente en Europe, si funeste souvent aux santés et aux mœurs, cette pernicieuse invention d'architectes ainsi que la qualifie dans un rapport le Régis-

trateur d'Ontario, est encore assez rare parmi nous, mais elle tend à s'y multiplier par suite de l'augmentiaton considérable de la valeur des terrains et du souci de réduire certains frais généraux, de chauffage par exemple. Il s'est construit à Montréal au cours de 1910 plusieurs maisons de plus de 10 logements, une de 14, deux de 16, une de 28! *La maison collective rend la vie difficile aux familles nombreuses*; on fera bien d'y réfléchir dans les milieux où l'on a pas abdiqué le souci des intérêts moraux et sociaux, peut-être cessera-t-on alors de se prêter par des ventes inconsiderées aux combinaisons égoïstes de spéculateurs avides.

### PAS ASSEZ D'AIR RESPIRABLE : SALON ET PENSIONNAIRES

Revenons aux conditions ordinaires, *aux logements indépendants*. Le nombre de pièces dont ils se composent, semble communément atteindre et très souvent dépasser le minimum de quatre réclamé pour la famille normale; toutefois il s'en trouve où 6, 7, 8 et 10 personnes, parfois davantage, sont entassées dans seulement deux ou trois pièces: ce sont des exceptions. L'enquête poursuivie par M. Ames dans la division Saint-Antoine attribue en moyenne à chaque logement autant de pièces que d'occupants; il n'a rencontré que dans deux maisons sur cent, deux fois plus d'occupants que de pièces. Il est vrai que depuis 1896, l'encombrement a dû augmenter, et que dès ce temps on estimait que le quartier visité par les enquêteurs jouissait d'une condition privilégiée. Pourtant le nombre moyen de pièces par logement à Montréal semble généralement encore satisfaisant. Malheureusement deux habitudes profondément ancrées dans les mœurs neutralisent en fait cet avantage.

1. *La manie du salon* enlève à la famille la pièce la plus large et la mieux aérée du logis. Au lieu de s'y tenir et de l'utiliser comme chambre à coucher pour les petits, ainsi que le conseillent l'hygiène et le bon sens, on aime mieux s'en retirer l'usage, s'interdire d'y mettre le pied quatre jours sur cinq, y loger un piano, des fauteuils et des tentures, en clore hermétiquement les fenêtres par crainte des poussières; on l'ouvre aux étrangers les jours de grande visite et les soirs de veillée, on y parade avec complaisance, et la société partie, on tire la porte sur soi et on n'y reparait plus. «*C'est*

*idiot* » ainsi parlait, fort sensément cette fois, l'abbé Lemire à quelques amis de Douai constructeurs de maisons ouvrières.

2. Le besoin d'augmenter le revenu familial et de diminuer le coût réel du loyer porte beaucoup des nôtres à céder moyennant finances une ou plusieurs pièces du logement à des *pensionnaires*. M. Ames dans son enquête a rencontré cette industrie dans *une famille sur trois*: elle est plus fréquente encore dans certains milieux. Au point de vue moral, la chose donne lieu à bien des inconvénients rarement évités; ils sont particulièrement nombreux dans les familles ouvrières par suite de l'étroitesse du logis, des rencontres plus faciles, du laisser-aller plus grand. Au point de vue sanitaire, l'abandon d'une partie de l'appartement oblige la famille à s'entasser pour le coucher dans une ou deux chambres souvent obscures et mal aérées, où l'on est trop.

A la dernière convention sanitaire tenue l'an passé à Québec, le docteur O. Leclerc a donné communication d'une enquête poursuivie exclusivement dans les milieux ouvriers de la vieille capitale où les conditions du logement ne sont certainement pas pires qu'à Montréal. Cette enquête a porté sur cent familles prises au hasard. On a procédé d'abord au cubage de chaque logement, toutes pièces comprises, et on a trouvé dans:

44 logements	400	pieds	cubes	par	personne.
26	500	"	"	"	"
15	700	"	"	"	"
3	900	"	"	"	"
12	1000	"	"	"	"

Ces derniers, vraiment hygiéniques, devaient leur situation privilégiée moins à la sollicitude du constructeur qu'à la stérilité des occupants. Retranchant maintenant de l'espace total celui qu'occupent les pièces non utilisées pour le couchage et divisant le résultat par le nombre d'occupants, on obtient le nombre de pieds cubes d'air par occupant pour la nuit soit:

Dans 40 logements	moins de 200
" 28 "	de 220 à 300
" 19 "	" 300 à 400
" 9 "	" 500 à 600
" 3 "	" 700 à 800
" un seul.	800

Or le minimum réclamé par tous les hygiénistes et regardé comme insuffisant par plusieurs, *c'est 400 pieds cubes par occupant pour chaque chambre à coucher*: il n'est donc pas atteint dans *87 cas sur cent*. Par contre *95%* des logements enquêtés avaient des pièces inutiles servant de salon *c'est-à-dire pratiquement soustraites à l'usage des habitants*.

## PEUR DE L'AIR ET DU SOLEIL

L'éclairage eût été bon si on n'avait pris soin de garnir les fenêtres de papier, *c'était ainsi dans 62%* des chambres visitées: *6%* étaient des chambres noires. L'aération était insuffisante ou nulle dans près de 80 maisons.

Trop étroits, mal ventilés, mal éclairés, *c'est bien le triple défaut de nos habitations ouvrières, telles que les font l'ignorance ou la cupidité de ceux qui les construisent, l'ignorance ou l'incurie de ceux qui les occupent*. Toutes nos autorités médicales s'accordent à dénoncer le mal. Écoutons la Commission Royale: «On semble prévenu contre ces deux agents de vie et de santé, air et lumière». Tandis que les propriétaires semblent n'avoir aucun souci d'assurer ce double bienfait aux logements qu'ils bâtissent et négligent de leur donner une orientation convenable, de larges fenêtres, des chambres spacieuses, des cours ouvertes et ventilées, les habitants du logis ont recours pour se défendre de l'invasion des rayons solaires à des précautions inouïes: on arrête l'air pur au moyen des doubles fenêtres et des fenêtres calfeutrées avec ouate ou papier, on arrête la lumière par des volets, des stores, d'épais rideaux, on vit ainsi l'année entière dans un air vicié et ruminé, l'hiver sous prétexte de se garantir contre le froid, l'été sous prétexte de se garantir contre le chaud. Ce qui aggrave les choses, *c'est la mauvaise habitude qu'ont les Canadiens français de choisir pour chambres à coucher les plus petites pièces et de réserver pour le salon qu'on n'occupe que de temps à autre la plus spacieuse et la plus éclairée*. Comme les familles canadiennes sont composées souvent de 8 à 12 unités et que les habitations sont généralement petites, il n'y a *pas assez d'air respirable* pour chacun des occupants.

## HUMIDITÉ

Après le manque d'air et de lumière, le défaut dominant dans nos habitations, c'est *l'humidité*, de là des rhumes permanents, et souvent la tuberculose avec toutes ses suites. Or dans les villes, déclare encore la Commission, et Montréal ne fait pas exception, *presque tous les soubassements et les rez de chaussée sont humides* à cause du contact immédiat du sol.

## INFECTION FRÉQUENTE

Outre ces causes ordinaires d'insalubrité qui provoquent si fréquemment l'éclosion du germe tuberculeux parmi les occupants de nos demeures, la Commission en signale deux qui jouent un rôle considérable dans la transmission de la contagion.

1. l'une déjà indiquée, le *trop petit nombre de chambres à coucher dans certains logis*; comme il est impossible d'isoler le malade dans une pièce à part, il faut que des individus sains partagent avec lui chaque nuit la même chambre, comment échapperaient-ils au microbe? Méditez ces simples notes, tragiques dans leur laconisme, rédigées au jour le jour par une sœur infirmière de l'Institut Bruchési au retour de ses visites à plusieurs tuberculeux caractérisés, «*Logement très petit, huit personnes, trois appartements. Dans une cour, au rez de chaussée, peu aéré, jamais de soleil, humidité; la malade couche avec une petite sœur. Couche avec sa mère et deux sœurs. Quatre personnes dans la chambre voisine. Chambre unique servant à la fois de chambre à coucher et de cuisine, la malade (décédée depuis) y habite avec son père et son frère*». Il y en a plusieurs autres toutes pareilles.

Les logements ainsi contaminés *ne sont pas rigoureusement et régulièrement désinfectés*: les germes funestes s'y conservent, s'y multiplient, s'y transmettent d'une famille à une autre. Ce mode de contagion joue parmi nous un rôle assez considérable parce que les Canadiens dans les villes aiment beaucoup à déménager et comme le déménagement se fait pour tous le même jour, premier de mai, les gens n'ont pas le temps de faire désinfecter un logement suspect. (Rapport de la Commission Royale, pages 70 et 71).

Il y aurait encore à noter bien d'autres fautes contre l'hygiène: le surchauffage des appartements en hiver, le balayage à sec plusieurs fois la semaine, l'abus des tentures et des tapis où s'accumulent les poussières. Mais les remarques fournies suffisent à établir qu'un triple facteur: disposition fâcheuse des locaux, habitudes de vie imposées ou encouragées par les mœurs, ignorance déplorable de l'influence nécessaire des rayons solaires, rendent *fort défectueuses* la très grande majorité de nos habitations ouvrières.

## CHERTÉ

Périls pour la santé et souvent pour la morale, les logements de chez nous sont pour le budget familial une *charge exorbitante*. La formule des économistes, «Une semaine de loyer pour une journée de salaire» ne trouve guère son application dans notre ville où le loyer mensuel pour la moyenne des habitations ouvrières varie de \$13 à \$16 (chiffre officiel du ministère du travail dans la *Gazette du travail*, numéro de mai 1912, page 1173); le loyer hebdomadaire atteint dès lors \$3, \$3.50, \$3.75 et dépasse notablement le salaire quotidien d'un ouvrier ordinaire; il absorbe donc plus de dépenses qu'un budget bien réglé ne permet de lui consacrer: il faudra rogner sur d'autres chapitres: ou réduire celui de l'habitation, c'est-à-dire se mettre à la recherche d'une maison moins chère, ou encore se résigner à prendre des pensionnaires. Il y a des logements moins coûteux que la moyenne, mais ce sont les plus malsains: maisons délabrées, fonds de cour, soubassements, greniers, arrière-boutiques: ils font prime et se louent d'avance. Conséquences: relèvement des prix et retard indéfini des réparations indispensables. Les pensionnaires affluent surtout à la saison d'été où le revenu de deux pièces suffit parfois à payer tout le loyer; mais l'introduction d'étrangers à la maison, outre les inconvénients d'ordre moral déjà signalés, force la famille à s'entasser dans les pièces les moins confortables et la condamne au surpeuplement et à ses misères. La hausse des terrains, l'augmentation des taxes, le prix de la main d'œuvre font prévoir de nouveaux accroissements des loyers, et une aggravation d'une situation déjà sombre: il est temps de penser aux remèdes.

(à suivre)

# TABLE DES MATIÈRES

---

## I. Que doit être le logement de la famille ouvrière et pourquoi?

Le logement de la famille ouvrière doit être:

1. SAIN POUR LE CORPS:	a) <i>Air et lumière</i> .....	5
	b) <i>Propreté et hygiène</i> .....	6
	c) <i>absence d'humidité</i> .....	6
	d) <i>Autres desiderata</i> .....	6
2. SAIN POUR L'ÂME:	a) <i>Indépendance des loge-</i>	
	<i>ments</i> .....	7
	b) <i>Confort du logement</i> .....	7
	c) <i>Division du logement</i> .....	7
	d) <i>Spaciosité du logement</i> ...	7
3. A BON MARCHÉ.....		7
C'est une QUESTION VITALE .....		8
1. POUR LES INDIVIDUS dont le mauvais logement.		8
A. <i>Tue le corps:</i>	a) <i>Mortalité infantile</i> .....	8
	b) <i>Anémie</i> .....	9
	c) <i>Tuberculose</i> .....	9
	d) <i>Mortalité générale</i> .....	12
	e) <i>Contagion</i> .....	13
B. <i>Tue l'âme</i> .....		13
2. POUR LES FAMILLES.....		15
3. POUR LA RACE.....		16

II. Qu'est en réalité le logement des familles ouvrières dans les grandes villes industrielles, et à Montréal en particulier ?

1. <i>En Angleterre</i> : Londres, Glasgow, Edimbourg . . .	18
2. <i>En Allemagne</i> : Berlin, Hambourg, Dresde, Magdebourg, Breslau, Dantzig . . . . .	19
3. <i>En Belgique</i> : Bruxelles . . . . .	19
4. <i>En Italie</i> : Milan . . . . .	19
5. <i>En France</i> : Nantes, St-Étienne, Lyon, Brest, Dijon, Lille, Paris . . . . .	20
6. <i>Aux États-Unis</i> : Washington, Baltimore, Boston New York . . . . .	22
7. <i>En Canada</i> . . . . .	24
8. <i>A Montréal</i> . . . . .	26
Immigrants, isolés et isolées . . . . .	28
Logements des familles . . . . .	29
Pas assez d'air respirable: salon et pensionnaires . . . . .	30
Peur de l'air et du soleil . . . . .	32
Humidité . . . . .	33
Infection fréquente . . . . .	33
Cherté . . . . .	34

(à suivre)